

Gisèle Provost, *Mémoire gravée. Pierre Provost, Buchenwald 1944-1945*, Loubatières, 2016, 143 p.

Par Béatrice Fraenkel

Les monnaies et les médailles sont aujourd'hui souvent délaissées par les épigraphistes alors qu'elles jouèrent un rôle central dans les prémices de cette discipline. L'ouvrage de Gisèle Provost vient relancer avec vigueur notre intérêt pour « la science des médailles ». Il révèle une pratique de cet art à rebours de son inscription traditionnelle dans le monde aristocratique des grands collectionneurs ou, plus récemment, des stades olympiques. *Mémoire gravée* présente l'œuvre de son père, Pierre Provost, interné dans le camp de concentration de Buchenwald (1944-1945). Il y gravera clandestinement une cinquantaine de médailles, récupérant des matériaux en douce, fabricant des outils de fortune, se cachant pour travailler dans des sous-sols désaffectés. « J'ai exprimé, sous forme d'allégories, les crimes effectués d'août 44 à avril 45 » résume-t-il.

L'homme qui est arrêté par la Gestapo le 27 juillet 1943 comme militant politique est né le 28 novembre 1895. Issu d'une lignée d'artisans compagnons qui portaient encore la mémoire de La Commune, Provost est un militant de longue date. Antimilitariste, enrôlé à 19 ans, blessé à Verdun, il refuse la Croix de guerre. En 1921, il rejoint le Parti communiste. Dès 1940 il entre en résistance, fabrique de faux tampons et papiers et vit dans la clandestinité. Arrêté une première fois en 1941, il s'évade avant de finir dans le grand convoi des résistants déportés à Buchenwald.

Bien qu'il se qualifie de « simple métallo », le compagnon est alors devenu un ouvrier de haut niveau. Formé tout d'abord à la ferronnerie, et la dinanderie auprès de maîtres artisans, il multiplie les apprentissages, jusqu'à occuper des emplois de haut niveau dans l'industrie aéronautique et automobile. À son arrivée dans le camp, ses compétences lui valent d'être affecté à l'usine Siemens-Mibau par les allemands où il participera pleinement à la mise en œuvre du mot d'ordre : « Travailler au ralenti-Saboter invisible » diffusé par le mouvement de résistance organisé dans le camp.

C'est d'abord en anthropologue que Gisèle Provost a conçu son ouvrage et surtout nous l'adresse. Longtemps affectée au Musée des Arts et Traditions populaires, établissement pionnier dans l'étude de la culture matérielle, son approche prend appui sur les médailles elles-mêmes vues comme des objets

fabriqués, des actes de résistance et les œuvres personnelles d'un praticien devenant artiste.

Mais ce corpus d'objets exceptionnels, dans la mesure où ils relèvent de la science oubliée des médailles, requiert une initiation. D'entrée nous sommes conviés à l'apprentissage des « mots de la médaille » (p. 28) qui entraîne à les regarder du point de vue du graveur et de l'amateur et nous révèlent l'organisation de cet espace clos. Car, comme l'écrit l'auteur :

La médaille est un objet complexe, enfermé dans une figure géométrique parfaite, le cercle qui influence le motif. On tourne en rond dans quelque chose de redondant qui raccorde du lisible à du visible, dans une sorte d'unité organique, reclose sur elle-même. (p. 29)

Les signes représentés peuvent être à la fois descriptifs, allégoriques et narratifs. Cette densité de significations est au cœur des créations de Pierre Provost.

Une fois passés ces apprentissages nécessaires, l'ouvrage nous propose une véritable expérience de lecture qui prends appui sur une iconographie abondante et de grande qualité. C'est à un véritable montage que se livre Gisèle Provost : nous suivons le déploiement d'un « panoramique sur les lieux de sidération », en suivant l'ordre chronologique de fabrication des médailles. De la première (fig. 1) composée en juin 1944 jusqu'à la dernière, la médaille-mausolée représentant l'obélisque élevée après la libération du camp « à la mémoire des 51 300 déportés, de toutes les nations morts sur place », nous sommes immergés dans l'histoire du camp.



Fig. 1: Pierre Provost, Première vision de Buchenwald, 1944, arrivée de Pierre Provost au camp © Photographie Gisèle Provost, Mémoire gravée, 2016, p. 96.

Chaque œuvre est présentée et commentée, associée à de larges extraits des carnets de Pierre Provost décrivant les différentes étapes de la fabrication clandestine des médailles, la recherche de matériaux, la confection des outils, le choix de cachettes sûres.

Nous suivons aussi le cheminement de ses créations : sa capacité à fixer, dès la première médaille qui décrit le camp, un répertoire d'éléments, bâtiments, arbre et feuillage, mais aussi de symboles comme le triangle qui désignait les prisonniers politiques ou encore les lettres initiales des pays d'origine des déportés. L'apparition récurrente de certaines figures s'impose telle que ce personnage squelettique, qui tient une faux et porte le triangle qui n'est autre que le déporté lui-même (fig. 2) ou encore le dit « Chêne de Goethe », arbre remarquable épargné lors de la construction du camp, symbole lointain des Lumières allemandes.



Fig. 2 : Pierre Provost, « Chêne de Goethe », 1944-1945, verso de la médaille © Photographie Gisèle Provost, *Mémoire gravée*, 2016, p. 104.

Progressivement, se révèle chez P. Provost cet art de la condensation – si bien écrit par Louis Marin cité par Gisèle Provost : « La médaille ou l’emblème obéit au même processus de condensation que le rêve » qui peut être compris comme une sorte de réponse à la sidération provoquée par le camp.

Les médailles de Pierre Provost font partie d’un large corpus d’œuvres d’art créées dans les camps de concentration, que l’on commence à mieux connaître¹. Il s’agit surtout de dessins, parfois de peintures, de quelques compositions musicales. Les médailles de Pierre Provost sont le seul cas connu de gravures dans les camps nazis. À Buchenwald, le mouvement de résistance du camp a favorisé l’expression artistique. « Certaines médailles commandées par la Résistance ont été décernées nominalement au camp, en "reconnaissance d’action de solidarité" ». Provost lui-même a créé un rituel de « médailles de camaraderie », comme celle dédiée à Gilbert Schwartz « pour son action tenace contre la maltraitance » (fig. 2 et 3) en 1944.

¹ Marie-France Reboul, *Buchenwald-Dora, l’art clandestin dans les camps nazis*, Geai bleu Éditions, 2016.



Fig. 3: Pierre Provost, « Médaille de bonne camaraderie », 1943-1945, reproduction des deux faces de la médaille, recto et verso, remise à Gilbert Schwartz © D. Bisiaux © Photographie Gisèle Provost, Mémoire gravée, 2016, p. 61.

Elles sont faites pour honorer ceux qui ont aidés, soutenus, secourus, assistés tel ou tel des prisonniers. La notion de camaraderie mise à l'honneur par Provost est ainsi portée à la hauteur des valeurs de courage, de combativité. On peut y voir l'héritage lointain des valeurs du compagnonnage mais surtout l'importance qu'il accordait au maintien dans le camp, d'une forme de vie simplement humaine.

On ne peut que recommander la lecture d'un ouvrage aussi exceptionnel qui fonctionne comme une introduction cet art du « creux de la main » si peu connu, et nous entraîne bien au-delà.